

Le prolétariat de la Renaissance. Les révélations d'un village de mineurs. La Fouchelle, Val d'Argent, Alsace

Pierre FLUCK, Delphine BAUER, J.-François BOUVIER. Préface de marc GRODWOHL. Editions du Patrimoine minier, 2020, 250 illustrations, 227 p.

PRÉFACE

Plusieurs années de suite, l'Association spéléologique pour l'étude et la protection des anciennes mines (ASEPAM) et la Fédération du patrimoine minier ont offert à la population de la Vallée de Sainte-Marie- aux-Mines, à leurs amis et collègues, un moment précieux : la visite de leur chantier, à l'issue de la campagne de fouilles. J'ai eu le bonheur de pouvoir assister à une telle visite. Les averses étaient fréquentes en ce jour d'été, entrecoupées de traits de soleil. La pluie lavait les structures en pierre et rehaussait l'intensité des couleurs des sols, du noir des foyers au rouge des terres cuites adossées à un mur. De l'autre côté de celui-ci, les carreaux vernissés, finement travaillés, d'un poêle Renaissance écroulé sur lui-même brillaient tel un coffre à trésor que l'on venait d'ouvrir. Et la scène se répétait. Les murs arasés suffisaient non seulement à marquer un plan mais suggéraient aussi une élévation et des volumes. Nous cheminions le long d'une rue, où se succédaient presque à l'identique les doubles cellules des logis : une partie étroite affectée à la cuisine, avec âtre et parfois four, une partie plus large et carrée qui était la *Stube* pièce à vivre qu'ici, aux limites des parlers romans, on peut aussi nommer le « poêle ». Depuis cette rue qui reliait ces habitations au temps de leur construction et de leur occupation, on saisissait leur organisation interne du premier coup d'œil. Plus encore, le balayage du regard à 180 ° montrait comment ces maisons interagissaient, se collant en bande l'une à l'autre. Une intimité domestique se donnait à voir, en même temps que se devinaient l'unité d'un groupe humain, et au sein de celui-ci les variations parfois infimes que les individus imprimaient à la norme.

Cette publication due à Pierre Fluck, Delphine Bauer et Jean-François Bouvier emprunte dans ses premières pages le ton du journal de fouilles, où l'émotion ressentie sur le terrain par les acteurs de la recherche et leurs spectateurs est sous-jacente. Puis nous accompagnons les auteurs lorsque, presque pas à pas, ils prennent du recul et nous entraînent avec eux dans une vertigineuse aspiration des temps et des espaces, dont ce livre serait une habile et passionnante compression.

Au départ de cette aventure humaine et intellectuelle, la fouille de vingt et une de ces habitations, construites à l'initiative d'une compagnie minière pour loger une main d'œuvre « immigrée » répondant aux besoins du décollage industriel, minier et métallurgique, des années 1524-1525. Soit exactement contemporaine de la Guerre des paysans dont on serait par ailleurs curieux de connaître les implications en milieu ouvrier. On connaît un peu les maisons des paysans de ce temps en Alsace, ou mieux dit en Allemagne. La façon d'y habiter n'était pas très différente des maisons de mineurs décrites ici. La porte donnait sur une pièce en longueur, étroite, *Hausehre* en Alsace. On y trouvait le raide escalier menant à l'étage ou au comble et une porte desservant la *Stube*. Cette pièce-couloir faisait de la sorte fonction de sas thermique. Au fond se plaçait l'âtre de la cuisine, souvent associé à un four – La Fouchelle en est pourvue – et proche d'une ouverture qui permettait d'alimenter, à travers le mur, le poêle ou *Kachelofen* de la *Stube*. Au XVI^e s. ces *Stube* paysannes sont en moyenne d'une surface de 20 à 25 m², mais cela concerne les 30 à 50 % des villageois les plus aisés. Des habitats plus modestes, nous ne savons pas grand-chose mais ils se rapprochent certainement des maisons de La Fouchelle, du moins de leurs rez-de-chaussée: les 20 à 25 m² ailleurs dévolus à la seule

Stube contiennent ici tout l'habitat, privé de chambres ou *Kammer* : celles-ci se trouvaient peut-être à l'étage. Toutefois, on croit discerner l'une ou l'autre alcôve, derrière le poêle qui pourrait assurer chaleur et intimité.

Aussi, nous sommes en présence d'un habitat de qualité moyenne, proche de ce que pouvait être celui des groupes ruraux peu ou pas favorisés. A ce jour on n'a pas encore identifié de telles maisons rurales modestes conservées en élévation, et l'archéologie du sol ne nous en fait pas davantage connaître. C'est pourquoi un des mérites éminents de la fouille de La Fouchelle est de nous renseigner sur l'habitat de groupes sociaux que l'on situera plutôt dans une moyenne basse et qui nous était jusqu'à présent quasiment inconnu. Sans surprise, cet habitat relativement humble obéit au même principe structurant que celui des groupes ruraux et urbains plus aisés : la nette dissociation entre l'inhabitable pièce à foyers, enfumée par son foyer de cuisson et l'évacuation des fumées du poêle de la *Stube*, au sol de terre battue, et la relativement confortable *Stube*, chauffée et planchéiée. Les objets mobiliers peuvent trahir un certain raffinement et c'est avec surprise que l'on voit des fermoirs de livre. Alors ces logements modestes sont-ils temporaires, occupés par une main d'œuvre mobile qui se passe plus volontiers de confort que des lignées de paysans installées dans la durée et soumises à une obligation de paraître ? On n'en sait rien et c'est une des nombreuses et stimulantes questions d'histoire sociale ouvertes par la fouille de la *colonie industrielle* de La Fouchelle. En tous les cas, cet habitat dure ce que dure la prospérité des mines et de la métallurgie : son occupation comme colonie industrielle ne dépasse pas le siècle.

Les maisons de la colonie sont accolées les unes aux autres, en bande. Ce schéma est attesté en Lorraine – les maisons en bande au long de l'usoir sont de nos jours un stéréotype du village lorrain – aux VIII^e-IX^e siècles comme nous l'apprennent les fouilles du village disparu de Vallange (Jean-Marie Blaising et Franck Gérard). La campagne alsacienne l'ignore en général, alors que ce modèle est de règle en ville, contrainte topographique et densité de population faisant loi. Il s'applique aux maisons aisées et aux premières formes d'« habitat social » comme les 12 « maisons des pauvres » de la rue Prechter à Strasbourg (1550-1558). Aussi La Fouchelle, située chronologiquement entre ces dernières et la *Fuggerei* d'Augsbourg (1516-1521), s'inscrit-elle dans une pratique de logements planifiés par des acteurs économiques, mis à disposition ou loués.

L'équipe constituée autour de Pierre Fluck s'est retrouvée face à une problématique bien connue : la difficulté d'imaginer la forme initiale des habitations lorsque tous les éléments en bois ont disparu. Seuls les fantômes des lambourdes ou solives posées à même le sol attestent la présence de planchers en bois dans les *Stube*. Quid des cloisons de refend, des plafonds, de la charpente des combles et du nombre de versants de toiture ? Une pente unique vers la rue. Une double pente ? Prudents, les fouilleurs nous confrontent aux observations du terrain, ne spéculent pas et laissent libre cours à notre imagination. Les informations sont en « creux ». Toutefois, les fonds photographiques anciens nous montrent des chalets d'estive – les *Bargschirra* et *Melkarei* ou « marcairies » – évocateurs de silhouettes générales possibles et de matériaux de couverture vraisemblables, en l'occurrence des essentes de résineux ou bardeaux sans exclure le chaume.

En « creux » aussi, l'univers de la métallurgie et de la mine ne pénètre la demeure de l'ouvrier que par des allusions, des détails qui font mettre le doigt sur un autre mérite éminent du chantier relaté dans ces pages : l'inégalée compétence géologique des auteurs. On verra comment les produits dérivés, les déchets de mine et d'industrie sont apportés à La Fouchelle et viennent s'incorporer aux

maçonneries, ou trouvent un usage inattendu...mais le rôle du préfacier n'est pas d'anticiper les surprises attendant le lecteur. Par petites touches, on est ainsi conduit à la singularité de ce travail. D'autres sans doute auraient pu fouiller ces habitations, en se prévalant d'une compétence particulière en archéologie de la vie domestique. Et on l'a vu, ces habitations sont par leur nombre, par la finesse et l'abondance de la documentation qu'elles livrent, certes exceptionnelles quoique ethnologiquement parlant assez attendues. Non, la singularité ici résulte des deux directions parallèles entre lesquelles cheminent les auteurs, en zig-zag comme pour les relier par de solides coutures. D'abord, la direction singulière prise par la vie de Pierre Fluck, profondément respectueux des ouvriers et ouvrières, des humbles, du milieu de son enfance qui l'a formé, lui a inculqué des valeurs qu'il n'a pas trahies une fois venu le temps des honneurs. Chercheur, Pierre Fluck revendique l'invention d'une école sainte-marienne d'archéologie minière, caractérisée par le va-et-vient entre le terrain et le document d'archives, un autre travail de coutures. Derrière cette définition simple et sans emphase, on mesure le poids de Sainte-Marie-aux Mines, un nom annonçant le programme d'une enfance entre les usines et les montagnes, où les porches des mines ouvrent les secrets chemins de l'imaginaire. Là naît cette carrière singulière de géologue et d'archéologue, deux disciplines qui habituellement ne se parlent guère car elles interrogent des temporalités si différentes – c'est une évidence – mais aussi une expérience tactile et visuelle de matières qui n'éveillent pas les sens de la même façon au même moment. Le chercheur militant, c'est ainsi que se présente Pierre Fluck, parvient à tirer profit de ces sensibilités quelle que soit la matière qu'il touche et évalue. Ainsi, les données géologiques et anthropiques viennent s'éclairer mutuellement. Un exemple en est la relation de la tragédie de la noyade des mineurs de Saint-Barthélémy - des habitants de la colonie ?- en 1538. Comme on le verra, le géologue reconnaît à cinq siècles de distance les filons que l'exploitation ouverte en 1524 avait pour objet d'exploiter, l'historien à l'aide des archives en apprécie la rentabilité soutenue par des innovations et prouesses techniques, et en décrit la course à la productivité...jusqu'à la rencontre catastrophique d'une mine abandonnée emplies d'eau. L'ouvrage décrit les faits et leur enchaînement presque implacable, sans en tirer un quelconque jugement. Mais le lecteur fera par lui-même le constat, attristé peut-être, que l'humanité n'a guère appris des crises et des drames passés lorsqu'il s'agit d'arracher au sol ses ultimes ressources, au prix même de la vie.

Cet ouvrage nous épargne cependant toute digression moralisante ou catastrophiste. Objectivement, il cantonne la notion de l'anthropocène à un sens géologique, à une phase de l'histoire de la terre qui débute bien avant la voracité du XXe s. dénoncée sans doute à raison par ceux qui croient (assurément à tort) qu'auparavant régna un Âge d'or d'harmonie avec la Nature, bien avant la Fouchelle. Les halles minières, les résidus de lavage des minerais, ont déposé des strates qui sont des couches « naturelles » déplacées, comme les colluvions qui ont englouti la colonie minière. Pompéi et une éventuelle catastrophe nucléaire du côté de Fessenheim, dont s'ensuivrait le recouvrement de nos vestiges par une autre Nature, se liraient pareillement comme des strates géologiques où s'encapsuleraient les maigres – à l'aune du temps qui passe – traces de notre espèce. Des fossiles ? Selon Pierre Fluck, les archéologues affairés à l'étude des traces de vie humaine ne prêtent guère attention aux coquillages incrustés dans les moellons calcaires des murs dégagés par les fouilles. Pourtant, ceux-là aussi furent vivants. On l'aura compris, l'ouvrage démontre que l'archéologue et le géologue pratiquent le même métier car leurs modalités de déchiffrement de l'histoire du monde sont plus proches que le fait croire l'ultra-cloisonnement actuel des disciplines.

Cette démonstration n'a rien d'inutile, quand on connaît les réelles difficultés de communication rencontrées lors des tentatives de chantiers communs.

Cela pour l'enfoui, l'invisible. Mais sans le géologue comment comprendrait-on aussi le visible, ce qui est prégnant dans un paysage et lui confère son identité ? Lui connaît ses ressources potentielles, les contraintes imposées par les conditions naturelles à l'activité humaine. Confronté au « dur », il mesure toute l'importance des textes historiques mais il constate aussi que, rapportés aux réalités physiques des milieux, ils sont pour une grande part le reflet tant de vérités que de nécessités de mensonges de leur temps, au démantèlement plus aléatoire que la lecture des strates archéogéologiques. Au final, Pierre Fluck et son équipe ont réalisé ce que nos collègues Jean-Marie Blaising et Franck Gérard définissaient comme une sorte d'idéal ultime : *étudier en une seule opération les habitats et les territoires de production*. Le produit de cette opération unique (faut-il néanmoins rappeler que pour l'ASEPAM elle s'est déroulée sur un demi-siècle de rare ténacité !) est le tableau de qui est nommé ici le paléopaysage : le panorama que l'on pouvait, ou aurait pu, embrasser du regard au moment de la plénitude d'une activité structurante d'un territoire. Lui faisant suite, le métapaysage est le produit du déclin et de l'effacement du précédent, dont les traces en filigrane restent néanmoins disponibles à la reconstitution, à l'imaginaire voire à la projection dans le futur. Car écrit en temps de pandémie, cet ouvrage, référence scientifique et proposition de refondation épistémologique, nourrit notre aspiration à définir notre place dans le temps et sur la Terre, avec une sorte de tendresse pour ceux qui furent et ceux qui viendront.

Marc Grodwohl